

# La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

## Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jours. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 10 AOUT 1883.

# LA BELLE CLARISSE

## I

Ils étaient assis au bord de la rivière à l'ombre d'un vieux saule; leurs yeux semblaient suivre l'eau qui coulait à leurs pieds; mais ils regardaient, sans les voir, les mouvements des joncs flexibles qui couvraient de rides la surface liquide. Ils n'entendaient point le murmure du flot qui s'en allait, caressant sur son passage les fleurs pendantes.

Devant eux s'élevait le coteau pure de vignes, riant sous sa triple couronne d'arbres à fruits. Plus bas, sur la rive droite de la rivière, à travers une plantation de peupliers, ils apercevaient le clocher du village. De temps à autre, quelques bruits confus, le chant d'un coq ou le jappement d'un chien de garde arrivait jusqu'à eux sans qu'ils parussent entendre.

Tous deux étaient jeunes: la même année les avait vus naître à quelques mois de distance.

Tous deux étaient beaux: le premier avait la figure fière, peut-être un peu rude de nos ancêtres les Gaulois; ses yeux noirs, ses traits un peu hardis et son teint bruni par le soleil donnaient à sa physionomie une expression de noblesse héroïque.

Le traits du second étaient réguliers et délicats; l'ensemble de son visage offrait le curieux contraste de la douleur et de la résignation; ses cheveux blonds s'alliaient agréablement à son teint rose et frais.

Le plus âgé se nommait François, l'autre Prosper.

François était le fils unique du père Bertrand, un des riches fermiers du canton. Prosper Alain était orphelin et pauvre. Le fermier Bertrand, son oncle, l'avait adopté au berceau et en avait fait le frère de son fils.

Les deux cousins, élevés ensemble sous les yeux du fermier, s'habituaient à se donner le nom de frère, et ils s'aimèrent comme s'ils l'étaient, en effet; la différence de leur nature et de leur caractère cimentait encore leur mutuelle affection.

Jusqu'à ce jour où nous les voyons au bord de la rivière, ils n'avaient jamais eu de secrets l'un pour l'autre; ils avaient constamment mis en commun leurs joies et leurs chagrins. Travaillant ensemble, dormant dans le même lit, partageant les mêmes plaisirs, ils ne s'étaient jamais quittés un instant.

Et maintenant, assis l'un près de l'autre, sous le vieux saule, la même pensée les occupe encore sans qu'ils s'en doutent.

C'était un dimanche. Une troupe de jeunes filles en habits

de fête venait de sortir du village et avançait dans la prairie en formant des rondes et des danses.

Plusieurs jeunes garçons suivaient les folâtres jeunes filles, très désireux d'être admis à partager leurs jeux. Elle n'avaient pas l'air de comprendre.

Leurs cris joyeux arrivèrent aux oreilles des deux cousins, et comme s'ils eussent ressenti une commotion électrique, ils tressaillèrent et se levèrent brusquement.

Les jeunes filles arrivèrent près d'eux, mais ils n'en virent qu'une seule, la fille du fermier Richard, la belle Clarisse.

—Bonjour, François; bonjour, Prosper, crièrent les jeunes filles toutes ensemble.

—Si vous voulez nous le permettre, dit François en s'avant, nous allons danser avec vous.

—Oui, oui, venez.

Et les mains se tendirent aux deux cousins.

—Et nous? dirent les autres jeunes gens en s'approchant.

—Et vous aussi; venez, venez tous.

Alors les jeunes filles et jeunes garçons dansèrent, en chantant ces joyeux refrains champêtres-devenus si vieux, mais que rajeunissent toujours les voix harmonieuses des jeunes filles.

Depuis longtemps déjà le soleil était descendu derrière la montagne. La nuit approchait. La campagne devenait silencieuse. On n'entendait plus que le grillon caché dans l'herbe et, dans le lointain, le chant du gai villageois. Les saules, au bord de la rivière, ressemblaient à une rangée de fantômes. Les jeunes gens, conduisant chacun une jeune fille rentraient au village. François avait à son bras la belle Clarisse.

Tout à coup il s'arrêta.

—Prosper, où est donc Prosper? s'écria-t-il.

Et son regard cherchait autour de lui.

Prosper n'était plus là.

François accompagna Clarisse jusqu'à la porte de la maison du fermier Richard. Il était agité, inquiet; il hésita assez longtemps avant de rentrer à la ferme; c'était la première fois qu'il ne revenait pas avec son cousin.

Le père Bertrand, entouré de ses domestiques, attendait avec impatience le retour de ses enfants. Le couvert était mis pour le repas du soir, et l'heure à laquelle on avait l'habitude de se mettre à table était passée.

—Enfin, les voici, dit le fermier, en se levant au bruit que fit, en s'ouvrant, la lourde porte d'entrée.

François était seul.

—Où as-tu laissé Prosper? demanda Bertrand à son fils.

—Prosper n'est-il donc pas rentré?

—Nous ne l'avons pas vu.

—Oh? mon Dieu, que peut-il lui être arrivé?

—Mais comment? pourquoi n'est-il pas avec toi?

—Il m'a quitté à l'entrée du village; je pensais qu'il avait pris l'avance pour venir vous tranquilliser sur notre retard.

—Il faut que quelqu'un l'ait retenu.

—Permettez-moi, mon père, d'aller à sa recherche.

—C'est inutile. Il sait l'heure du souper, tant pis pour lui, nous ne l'attendrons pas. A table, cria le fermier, en prenant une cuiller d'étain avec laquelle il frappa un coup sec sur son gobelet d'étain.

François se mit à table, ayant le cœur affreusement serré.

—Eh bien! François, tu ne manges pas? lui dit son père.

—Je n'ai pas faim.

—Ah! fit Bertrand étonné, ce n'est pourtant pas ton habitude.

—Je suis fatigué, je vais attendre Prosper dans notre chambre.

—Comme tu voudras, mon garçon. Va, tu déjeuneras mieux demain matin.

François prit une lumière et monta dans sa chambre.

Il s'assit sur le bord du lit. Son imagination tourmentée lui représentait Prosper seul dans la campagne, malade peut-être, peut-être blessé, l'appelant à grands cris et se plaignant de ce qu'il ne venait pas à son secours. Puis passant à une autre idée: